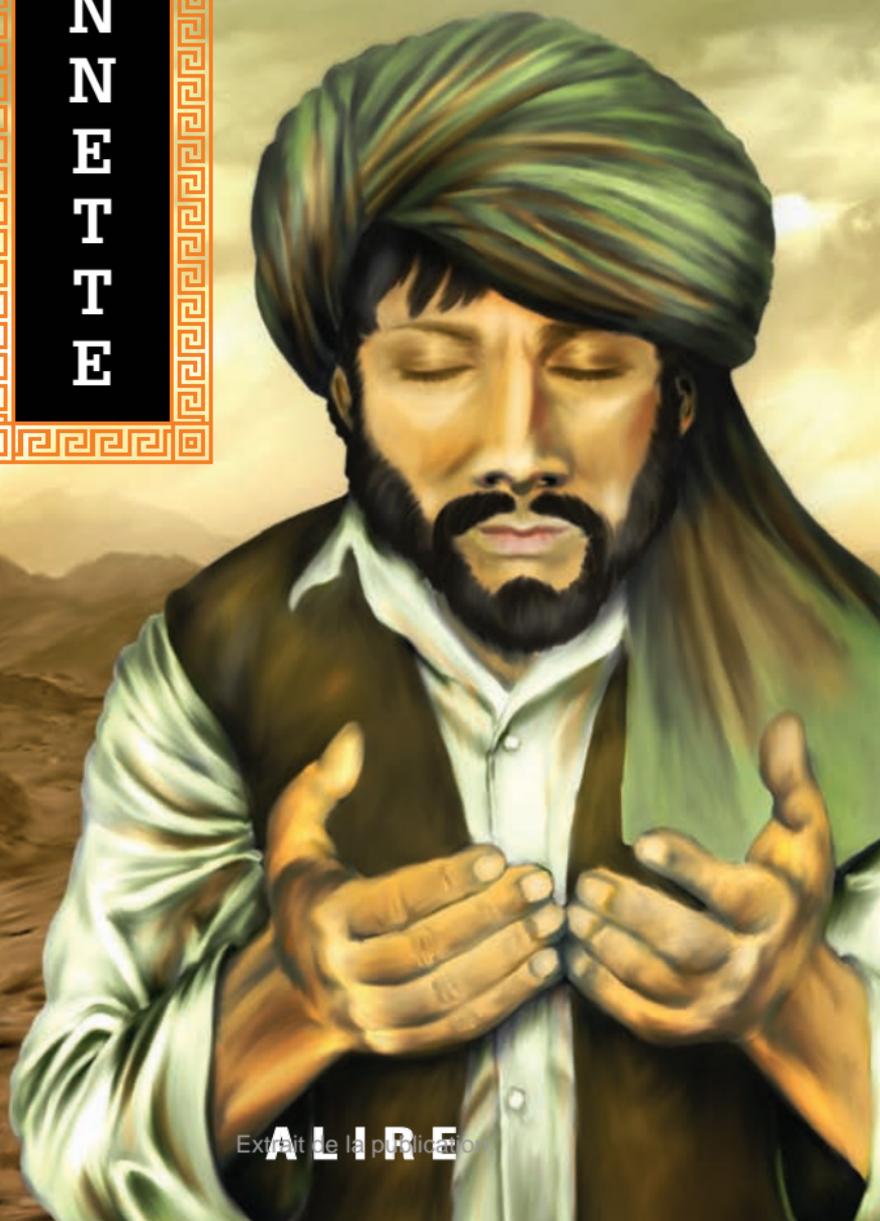


J
A
C
Q
U
E
S

B
I
S
S
O
N
N
E
T
T
E

BADAL



Extrait de la publication **ALIRE**

À PROPOS DE *BADAL...*

« UN DOUBLE SUSPENSE PARFAITEMENT RODÉ
ET UN DÉNOUEMENT QUI LAISSE PANTOIS. »

La Presse

« UN POLAR EFFICACE. »

Le Journal de Québec

« UN POLAR COMPLEXE, VIF ET HABILE. »

Styles de vie

« CE ROMAN VOUS TIENDRA BIEN ÉVEILLÉS ! »

Voir – Montréal

« UN TOURBILLON DE SUSPENSE, DE QUESTIONS
PRENANTES, DE DIALOGUES SOUPESÉS ET FORTS,
VOILÀ CE QUE DONNE À LIRE BISSONNETTE. »

Le Journal de Montréal

« POLAR QUI FONCTIONNE À PLEIN RÉGIME
ET QUI GARDERA LE LECTEUR EN HALEINE
JUSQU'À LA DERNIÈRE PAGE. »

24 heures

« L'ÉCRITURE VIVE ET HABILE ET
LA PRÉCISION TACTIQUE DE JACQUES BISSONNETTE,
COUPLÉES À UN STYLE D'ENFER,
HAPPENT INSTANTANÉMENT LE LECTEUR.
EN HALEINE DU DÉBUT À LA FIN. »

Métro

BADAL

DU MÊME AUTEUR

Programmeurs à gages. Roman.

Montréal: VLB, 1986.

Cannibales. Roman.

Montréal: XYZ, 1991.

Sanguine. Roman.

Montréal: VLB, 1994. (épuisé)

Beauport: Alire, Romans 050, 2002.

Gueule d'Ange. Roman.

Montréal: Libre Expression, 1998. (épuisé)

Beauport: Alire, Romans 042, 2001.

Badal. Roman.

Montréal: Libre Expression, 2006.

Lévis: Alire, Romans 104, 2007.

BADAL

JACQUES BISSONNETTE



Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : JOSÉE LAMBERT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageeries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 2^e trimestre 2007
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2006 ÉDITIONS LIBRE EXPRESSION LTÉE

© 2007 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la présente édition

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

Extrait de la publication

*Ce livre est dédié à Dominique, Félix, Raphaël,
Mes soleils de grâce*

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1: <i>Barberousse</i>	1
Chapitre 2: <i>L'égorgé de la rue Walkley</i>	11
Chapitre 3: <i>Bouzkachi</i>	23
Chapitre 4: <i>L'égorgé à la sucette</i>	35
Chapitre 5: <i>Le faucon enlève sa proie</i>	47
Chapitre 6: <i>Le manoir Tranquillité</i>	63
Chapitre 7: <i>Zombies</i>	79
Chapitre 8: <i>Les piliers du Temple de l'oubli</i>	89
Chapitre 9: <i>Gerfaut</i>	99
Chapitre 10: <i>Le sentier déjà tracé</i>	109
Chapitre 11: <i>La demande</i>	117
Chapitre 12: <i>La vie stoppée au feu rouge</i>	127
Chapitre 13: <i>Le petit trafiquant à la charrette</i> ...	137
Chapitre 14: <i>Le poignard de Khartoum</i>	151
Chapitre 15: <i>Ouri le fauconnier</i>	163
Chapitre 16: <i>L'Élu de la Montagne</i>	175
Chapitre 17: <i>Shooter</i>	189
Chapitre 18: <i>La fleur coupée</i>	199
Chapitre 19: <i>Ziride</i>	213
Chapitre 20: <i>Le faucheur de jambes</i>	221
Chapitre 21: <i>Les géôles de Damas</i>	237
Chapitre 22: <i>Arab City</i>	249
Chapitre 23: <i>Mise à feu</i>	267
Chapitre 24: <i>Karachi</i>	283
Chapitre 25: <i>Les martyrs de la Mitidja</i>	301
Chapitre 26: <i>Retour à Nangarthar</i>	319
Chapitre 27: <i>Bunker</i>	333
Chapitre 28: <i>Aicha</i>	347
Chapitre 29: <i>Le conteneur du Siberian Queen</i> ...	357
Chapitre 30: <i>Retour à Montréal</i>	371
Chapitre 31: <i>L'égorgeur de la rue Walkley</i>	387
Chapitre 32: <i>La souris de l'Élu</i>	401
Chapitre 33: <i>L'invasion de l'Amérique</i>	415
<i>Épilogue</i>	431

*Qu'on fasse partie des bons ou des méchants,
On possède toujours un soleil de grâce
Dans le giron de l'Invisible*

Farid al-Din Attar,
Le Colloque des oiseaux, XIII^e siècle

*Tous les personnages et organisations
cités dans ce livre sont fictifs.*

CHAPITRE 1

Barberousse

Les camions à remorque bondissaient furieusement sur l'asphalte cahoteux de la rue Notre-Dame, rappelant à Khan les transports de troupe soviétiques qu'il voyait défiler dans son village. Encore enfant, il assistait à leur passage avec un sentiment d'effroi mêlé de haine. Les engins monstrueux qui circulaient à toute allure afin d'éviter les tirs des moudjahidin semblaient toujours sur le point de percuter leur frêle maison de boue crue.

La voiture longea l'interminable barrière grillagée démarquant la zone du port de Montréal, puis stoppa au feu de circulation. Khan s'empara de son rosaire et entreprit de réciter quelques oraisons. Le conducteur à ses côtés demeurait silencieux ; jamais il n'aurait osé troubler la concentration dévote de son patron.

Le feu vira au vert, le coupé Toyota blanc passa lentement devant les commerces aux devantures décrépies. Les structures des manèges de la Ronde aménagées sur l'île Sainte-Hélène défilaient à leur droite sous un soleil timide. Le chauffeur ralentit pour enfiler une bretelle. Il s'arrêta devant une barrière tenue par un jeune surveillant à l'air suspicieux. Le véhicule ne possédait pas la carte d'accès réglementaire sur son pare-brise.

— Désolé, mais les accès au port sont sévèrement réglementés. Seules les personnes autorisées peuvent pénétrer dans cette enceinte.

Khan le dévisagea pensivement, lissant son épaisse barbe broussailleuse aux reflets cuivrés.

— Gus Giggs m’attend...

Nouveau dans le métier, le gardien s’habitua depuis peu aux curieuses gens qui fréquentaient les installations portuaires. Quand ce n’étaient pas des marins saouls, c’étaient des motards ou des débardeurs en colère. Ce type à la barbe teinte appartenait de toute évidence aux hurluberlus de tous poils qui travaillaient normalement au port. Le conducteur le considérait d’un regard vide qui le mit mal à l’aise.

— Si vous venez pour monsieur Giggs...

Le surveillant téléphona au bureau syndical. Deux hommes à l’air endurci arrivèrent aussitôt. Ils exhibaient sur leurs gros biceps des tatouages d’oiseaux féroces au bec dégoulinant de sang. Ils firent signe de les suivre. Le surveillant retourna vers la cabine d’où il actionna l’ouverture de la barrière. La voiture alla se garer dans une zone réservée au syndicat. Khan s’engouffra dans un édifice, escorté par les deux *hang around*¹.

Le crâne chauve et le nez un peu fort, Gus Giggs était doté d’un ventre formidable et affichait un sourire aimable sculpté sur des lèvres épaisses. Des affiches syndicales ornaient les murs, exhortant les membres à résister aux manœuvres d’intimidation du patronat. Une photo près de la porte présentait Marlon Brando en courageux débardeur, prêt à en découdre avec les méchants dans le film *On the Water Front*.

1. Motard en période de probation auprès d’un club.

Gus Giggs posa une paire de lunettes épaisses sur ses yeux, puis s'empara d'une feuille dactylographiée où était inscrite une longue série de chiffres.

— Nous avons isolé votre conteneur, Khan.

Khan jouait négligemment d'un auriculaire sur son genou. Deux doigts de sa main gauche, fortement arqués, témoignaient d'un accident subi lors de son adolescence au Waziristân Sud, une province autonome du Pakistan. Un âne, rendu fou par les coups de fouet, avait rué jusqu'à renverser sa charrette, écrasant les doigts de Khan. Cet événement lui avait offert une leçon de vie : s'énerver ne donnait rien, que ce soit après un âne ou un humain.

Le responsable syndical reluqua son vis-à-vis : surnommé Barberousse dans le milieu, à cause des reflets rouges qui enflammaient sa barbe, ce n'était pas un homme à prendre à la légère. Giggs approchait de la cinquantaine ; motard depuis trente ans, il avait survécu à plusieurs guerres de clans. Durant sa jeunesse, les Italiens tenaient la ville. Tenaces et dangereux, les gangs irlandais s'étaient par la suite taillé un fief par la force. Les trafiquants colombiens, puis les gangs asiatiques étaient ensuite apparus. Quoique moins organisés, les groupes pakistanais et iraniens montaient maintenant en puissance.

Homme d'expérience, Giggs comprenait que sa position de force rendait encore plus nécessaire le respect envers ses clients. Il traitait avec tous les groupes ; il ne montrait aucun favoritisme, hormis envers les Bloody Birds, le club de motards dont il portait les couleurs. À force de ruse, de persuasion, d'intimidation, le club avait réussi à noyauter certaines sections du mouvement syndical des débardeurs, ce qui lui laissait toute latitude pour organiser la réception singulière de certains conteneurs. Le club s'offrait la

part du lion, mais laissait les autres groupes criminels s'enrichir du commerce.

Giggs prélevait une quote-part des marchandises qu'il faisait transiter illégalement dans le port. Mais, avec ce Barberousse, il en allait autrement, et cela le contrariait.

— Vous désirez toujours payer en liquide, Khan ?

— Exact, de la façon habituelle, répondit le Pakistanais d'une voix calme.

La réputation de Haji Khan Hajan, alias Barberousse, était de ne jamais s'irriter. Personne ne l'avait aperçu dans un tel état, hormis une demi-douzaine de trucidés, victimes de sa colère. Il était notoire qu'il ne pardonnait jamais le moindre manquement à l'honneur. Sa définition du respect étant de contours imprécis, il fallait toujours traiter courtoisement le personnage.

— Peut-on vous demander ce que vous transportez cette fois-ci, Khan ?

— Bien sûr : de l'héroïne.

Giggs remonta la taille de son large pantalon, remplaçant sa bedaine derrière le bureau. Ses traits lourds se durcirent, puis il scruta son vis-à-vis :

— L'héroïne se fait rare : nous en voulons un lot.

Assis confortablement sur sa chaise, les doigts arqués passés dans sa ceinture, Khan répondit avec calme :

— Cela me fera plaisir de vous en fournir, à un prix d'ami.

— Pourquoi ne pas alors remplacer l'argent liquide par une quote-part ?

— Ce n'est pas prévu dans nos arrangements.

Souriant, Khan exhiba des dents en or qui scintillèrent au milieu de la barbe rougeoyante :

— Arrangements qui, soit dit en passant, vous sont très profitables.

— C'est certain. Mais nous pourrions les modifier.
Khan fit cette fois un sourire sans chaleur :

— Je ne déroge jamais à mes arrangements.

— Les arrangements que nous faisons à nos autres clients sont : moitié en liquide, moitié une quote-part de la marchandise.

Giggs avait appuyé sur le « nous », pour signifier qu'il parlait au nom du club des Bloody Birds. Le chef syndical s'irritait du fait qu'il ne pouvait contrôler la marchandise de Khan qui transitait par ses soins ; leur entente spécifiait qu'une malle devait être récupérée d'un conteneur contre le versement d'une somme substantielle. L'entente durait depuis des années ; Khan importait une malle de ce type, chaque trimestre. Tout se passait à merveille. Cependant, l'imagination de Giggs s'échauffait depuis quelques mois. Il avait toujours cru que Khan transportait de l'héroïne, mais peut-être le trafiquant lui cachait quelque chose, évitant ainsi de payer une taxe plus élevée aux Bloody Birds. Mais que pouvait-il dissimuler dans ses transbordements de plus grande valeur que l'héroïne, l'or gris des ports ?

Des toussotements s'élevèrent du corridor, soulignant la présence des *hang around* qui avaient pris position derrière la porte afin d'assurer la tranquillité des transactions.

— Si nous concluons notre affaire ? demanda Khan d'une voix tranquille.

Examinant une grosse montre en or, il reprit :

— Mon banquier attend notre appel.

Giggs hocha sa tête massive en soupirant. Il devait admettre que ce trafiquant paki savait se tenir. Ce n'étaient pas les *hang around* derrière la porte qui l'impressionneraient. Giggs saisissait mal le personnage, mais il comprenait d'instinct qu'il ne plierait jamais

devant la menace. La seule manière d'en venir à bout était de l'abattre ; toutefois, cela tarirait la source de profit qu'il représentait.

Giggs se leva derrière le bureau, adoptant une attitude bourrue afin de camoufler sa défaite :

— Bon, allons récupérer la marchandise.

L'immense hangar de tôle abritait des milliers de conteneurs, chacun fermé par son sceau d'origine. Des ouvriers s'affairaient à les déplacer à l'aide de grues mobiles. Les signes inscrits sur leurs flancs métalliques indiquaient leur provenance des quatre coins de la planète. La majorité était destinée au Canada, mais une forte proportion prendrait le chemin des États-Unis. Deux camions à remorque disposés dos à dos attendaient dans un coin, gardés par deux individus au physique imposant.

Les deux gardiens acquiescèrent d'un signe de tête à la venue de Giggs, puis quittèrent les lieux. Giggs invita Khan à pénétrer dans la boîte du camion dont le hayon encadrait l'arrière du porte-conteneurs. Ainsi à l'abri des regards, ils stoppèrent devant l'ouverture scellée du conteneur. Les ouvriers qui travaillaient aux alentours prenaient soin de regarder ailleurs ; les *hang around* entourant le camion enlevaient toute envie d'y voir de plus près. Giggs déposa sa puissante lampe de poche sur le sol et brisa le sceau apposé sur les portières.

Les portes s'ouvrirent, dévoilant un amoncellement de boîtes de carton sur lesquelles était inscrit *Peshawar Garments*².

— Troisième caisse à gauche, dit Khan.

Giggs entreprit de tirer une lourde caisse jusqu'aux portes du conteneur. Khan exhiba un poignard à lame

2. Vêtements de Peshawar.

recourbée, richement orné de pierreries, trancha le ruban gommé qui retenait les bords, puis ouvrit la boîte. Une grosse malle verte apparut. Khan en examina les flancs afin de s'assurer qu'elle était inviolée. Satisfait, il composa le numéro de son banquier des îles Caïmans sur son cellulaire. Il transigea par instructions codées le versement de un million de dollars américains sur le compte de Giggs. Le motard appela ensuite sa propre banque des Caïmans. Le paiement confirmé, il hocha sa lourde tête :

— C'est O. K.

Giggs s'empara d'un sceau intact scotché contre un flanc du conteneur et l'apposa sur les portières refermées. Il examina le tout à l'aide de sa lampe de poche : rien n'y paraissait. Le conteneur pourrait être ramené parmi ses pairs afin de poursuivre son itinéraire usuel. Satisfait, Giggs fit signe au trafiquant de le raccompagner. Khan descendit par une porte latérale percée dans le camion à remorque. Il peinait en transportant la lourde mallette. Il refusa néanmoins l'offre d'assistance des *hang around*. Depuis la mésaventure que son âne lui avait fait subir, il ne faisait confiance à aucune bête de somme.

La voiture se dirigeait lentement en direction de la sortie où le gardien s'empressa d'élever la barrière. Khan fit rouler quelques billes de son rosaire entre ses doigts arqués, tandis que Yar Muhammad, son garde du corps, accélérât pour plonger dans la circulation de la rue Notre-Dame. Yar Muhammad conduisait de manière défensive, prenant soin de suivre une voie dégagée, surveillant les motos dans son rétroviseur, manœuvrant pour éviter de se retrouver coincé entre deux véhicules à un feu rouge. La voiture fila sous le tablier du pont Jacques-Cartier,

puis s'enfonça dans le tunnel de l'autoroute Ville-Marie. Les véhicules filaient autour d'eux comme des guêpes anxieuses de retourner au nid.

Yar Muhammad coupa brutalement trois voies pour accéder à la sortie menant à la rue Saint-Jacques, puis rétrograda sèchement à la sortie de la bretelle. La Toyota blanche fila sur Saint-Jacques, changeant sans cesse de voie, accélérant ou ralentissant sans arrêt. Khan délaissa un instant son rosaire pour consulter sa montre :

— Dans trois minutes.

Yar Muhammad écrasa l'accélérateur, puis enfila Trenholme sur les chapeaux de roue. Le grondement du train de banlieue les suivait comme un orage prêt à éclater. Les signaux lumineux du passage à niveau clignotèrent, les cloches tintèrent, la barrière se mit à descendre, le museau du train apparut entre les arbres. Deux véhicules à l'arrêt bloquaient la voie. La Toyota emprunta le trottoir, passa en trombe sous la barrière, frôlant la locomotive. Ils gravirent la pente qui débouchait sur Sherbrooke. Les freins crissèrent, la voiture rebondit dans un nid-de-poule, prit une rue transversale et roula plein nord jusqu'à Fielding.

La voiture circulait maintenant au milieu du quartier de Notre-Dame-de-Grâce. De jeunes Africaines poussaient des landaus fleuris, des adolescents désœuvrés s'attroupaient près d'un café, des hommes barbus émergeaient d'épiceries *halal* en charriant des sacs emplis de victuailles. Ils longèrent de longs pâtés de maisons en briques abritant des logements à prix modique, puis empruntèrent Ellendale, une rue tranquille où s'alignaient de jolis cottages. Une porte de garage s'ouvrit à leur approche. Le véhicule disparut à l'intérieur, se gara près d'une Audi argentée, qu'un jeune homme grassouillet astiquait.

Abou Ziride essuya une dernière fois l'aile effilée de sa voiture, déposa la peau de chamois dans le coffre, puis s'empara de la valise que lui tendait Yar Muhammad. Il la transporta avec une extrême douceur, prenant bien soin de ne pas la heurter contre une porte s'ouvrant sur un atelier. Un grand établi occupait le fond de la pièce, surmonté de tablettes où s'empilaient des outils de toutes sortes. Des photos de rapaces étaient collées aux murs de ciment.

Au signe de son chef, Abou Ziride s'empara d'un minuscule fer à souder et entreprit délicatement de desceller l'ouverture de la valise. Le couvercle métallique enfin dégagé, Abou Ziride se retira afin que Barberousse puisse s'approcher. Il fit jouer les deux serrures à numéros. La mallette s'ouvrit, dévoilant des sacs de plastique remplis de poudre grise. Khan les dégagea doucement, les cédant à mesure à Yar Muhammad qui les enfournait dans un sac en cuir. Après avoir extirpé la drogue, Barberousse souleva un faux fond pour dévoiler des colis étiquetés: *PLASTIC EXPLOSIVE, Pakistan Army. Handle with EXTREME CARE*³.

Abou Ziride dégagea la trappe qui recouvrait la fosse réservée à la pompe sous-marine qui vidangeait régulièrement les eaux du sous-sol. Il désactiva le piège inséré dans la tête de la pompe: un détonateur déclenché par la sonnerie d'un cellulaire. Il inséra les paquets d'explosifs sous le faux plancher de ciment, referma le tout, réactiva le piège. Les grondements du siphon résonnèrent sourdement quand il bloqua l'ouverture.

3. Explosifs, Armée pakistanaise. Manipuler avec grands soins.

CHAPITRE 2

L'égorgé de la rue Walkley

Le souffle en provenance du lit s'estompait doucement dans les lueurs de l'aube. Les traits gonflés, les yeux murés, la peau froide : tout démontrait un trépas imminent. Julien Stifer serra doucement la main dans la sienne en chuchotant des mots d'apaisement. Le souffle cessa soudainement ; le visage se figea lentement jusqu'à devenir un masque de chair dure. Stifer reposa doucement la main inerte sur le bord du lit.

Il observa un instant les traits pétrifiés du vieillard solitaire qu'il venait d'assister dans son dernier voyage. De cet homme, il ne connaissait que les angoisses d'une fin de parcours triste et solitaire. Chacun des mourants ressentait son passage de façon unique, mais tous partageaient la même crainte. Celui-ci n'avait pas fait exception. Stifer avait tenté de l'apaiser, mais les quelques heures passées en sa compagnie n'y avaient pas suffi.

Les bruits affairés de l'hôpital troublèrent ses réflexions. Les infirmières s'activaient afin de terminer leur quart nocturne. Stifer enfila son veston, porta un dernier regard vers le défunt, puis quitta la chambre. Les murs verdâtres luisaient doucement

sous les lueurs d'une aurore triste qui traversait les fenêtres. Il parvint au poste d'accueil de l'étage. Des petits pots de médicaments s'alignaient sur le comptoir comme des rangées de soldats prêts à un nouveau baroud d'honneur; tant de maladies incurables sévissaient sur l'étage. Une dame replète, cheveux gris noués en chignon, l'accueillit d'un sourire las.

— Une longue nuit, Julien ?

— La dernière pour notre ami. Il a trépassé à 4h47.

L'infirmière-chef reçut la nouvelle d'un air morose. Stifer s'émerveillait de l'empathie des infirmières pour leurs malades, même si ceux-ci ne profitaient que d'un séjour fort temporaire dans leur département.

— Je ferai le nécessaire. Un peu de café ?

— Pourquoi pas ?

L'infirmière lui servit un gobelet. Le breuvage coulait dans la gorge de Stifer comme un torrent tiédasse. Il espérait que la caféine dissipe le léger mal de tête qui l'assaillait. La sonnerie stridente d'un appel d'urgence le fit sursauter. Il vit deux infirmiers se ruer vers une chambre, peut-être pour une réanimation éphémère. Finalement, la mort reculerait de quelques heures à l'étage.

Il froissa le verre de carton, puis le projeta dans une poubelle.

— Passe une bonne journée, France.

L'infirmière délaissa le rapport qu'elle rédigeait sur le décès. Il lui paraissait inutile de vérifier les dires de Stifer: celui-ci profitait d'une ample expérience des défunts. Elle offrit un sourire réconfortant à l'homme à la chevelure de braise dont le dos paraissait se voûter légèrement sous le poids d'une nuit blanche.

— Toi aussi, Julien.

Stifer appela l'ascenseur. Les patients en phase terminale occupaient le dernier étage de l'édifice. Les parois réfléchissaient l'image d'un homme costaud, vêtu d'un veston de tweed, d'une cravate aux couleurs écossaises, au regard las. Stifer croisa des auxiliaires habillés de vert qui descendaient prendre leur pause-café, déboucha sur un couloir encombré de lits et de malades en attente, puis marcha d'un pas lourd en direction des grandes portes vitrées du pavillon d'accueil. Le gardien délaissa ses pages sportives pour le saluer d'un geste amical de sa cage de verre. Stifer retourna un sourire las, puis sortit dans l'aube blanchâtre.

Une lumière terne dévoilait les édifices gris de Montréal. Les voitures semblaient se camoufler sous des bancs brumeux. Stifer franchit la rue Sherbrooke et foula l'herbe mouillée du parc La Fontaine. Il déambula longuement sous les arbres vénérables, les chaussures trempées, croisant au passage quelques canards s'ébattant au milieu du large étang parsemé de volutes de brouillard.

Il avait erré souvent dans ce parc, il en connaissait les moindres recoins. Mais l'aube offrait une perspective différente. Les arbres surgissaient de nuées blafardes comme des menhirs feuillus. Les eaux de l'étang brillaient d'une étrange lueur aqueuse. Prêts à emporter leurs passagers vers un voyage d'éternité, les bancs de bois paraissaient flotter sur le sol. Il prit place sur l'un d'eux, alors que son cellulaire vibrait dans la poche de son pardessus. Il farfouilla dans la large cavité encombrée de gants, menottes et mouchoirs, pour finalement agripper l'appareil.

— Lieutenant ?...

— Oui, Lucien.

La voix de son adjoint crachotait curieusement dans son oreille trempée par la bruine, lui rappelant les clameurs matinales d'une vieille corneille. Lucien reprit d'une voix embarrassée :

— Vous êtes encore à l'hôpital ?

— Je suis assis dans le parc.

— La Fontaine ?

— Avec les canards.

— Votre copain a trépassé ?

Stifer reconnut le ton gêné de ses confrères quand il s'agissait d'aborder cette curieuse passion qui l'avait saisi, d'accompagner les moribonds lors de ses temps libres.

— Ouais, un de plus dans la cohorte des ombres.

Il y eut un silence, puis la voix rauque de Lucien crachota de nouveau :

— En voilà un autre : nous avons un égorgé sur les bras.

— Qui date de quand ?

— Il est tout frais...

— Des indices ?

— Les techniciens sont sur place. Ils nous diront ça bientôt.

— Crime passionnel ?

— Ça ne donne pas l'impression...

— Bon, attends...

Stifer fouilla de nouveau au milieu de ses poches profondes, extirpant cette fois un calepin écorné et un crayon à mine émoussée.

— Je note...

C'était un appartement de la rue Walkley, du quartier Notre-Dame-de-Grâce, localisé dans l'ouest de la ville.

— Désirez-vous que je vous envoie une voiture ?

— Je prends la mienne.

Stifer passa une main dans ses cheveux trempés, ajustant son chapeau mou. Une nouvelle mort à résoudre le rassérénait ; sur celle-ci, il aurait au moins l'impression d'exercer un certain contrôle. Il pourrait y découvrir une cause, identifier un coupable, tenter d'y appliquer un semblant de justice. Il tracerait ainsi quelques bornes imaginaires dans l'éternité.

Il releva son corps massif du siège mouillé et emprunta le sentier conduisant aux confins nord du parc, bordé par la rue Rachel où il avait garé son véhicule. Le soleil apparut entre les arbres, dispersant les volutes de brume, scintillant sur la surface grise de l'étang. Des oiseaux gazouillèrent, des écureuils gris bondirent, la clochette d'un cycliste résonna tout près. La vie et la mort se chevauchaient ; Stifer se retrouvait prêt à les affronter.

De petits drapeaux cernaient des tâches sanglantes sur le plancher. Stifer effectua un slalom morbide afin d'éviter les zones délimitées, puis parvint jusqu'à l'homme qui reposait sur le ventre en une posture tortueuse au milieu d'un lit posé à même le sol. La tête à moitié détachée ressemblait à une fleur fanée ceinturée d'une corolle sanglante. Les yeux, entrouverts, fixaient le néant, tandis qu'un rictus d'hébétude s'était figé sur les lèvres pâles.

— Personne n'a pensé à lui fermer les yeux ? grogna Stifer.

— On laisse habituellement ce travail au pathologiste, riposta le chef de l'équipe technique penché à ras du sol près de l'entrée.

L'épaule calée contre un mur, le sergent-détective Lucien Bernard se tenait en équilibre précaire, écrasant un mégot fumant contre la semelle d'une chaussure élimée, tout en recueillant soigneusement la pluie de

cendres dans sa paume gauche. Il se redressa, enfouit mégot et cendres au fond de sa poche gonflée, enfila des gants de plastique, puis se dirigea vers le macchabée auquel il abaissa les paupières.

Stifer soupira; Lucien aurait montré autant d'égard en fermant des disjoncteurs. Depuis qu'il accompagnait des mourants à l'hôpital, Stifer prenait de plus en plus conscience du respect dû aux dépouilles. Il devait sans arrêt prendre sur lui afin de pas houspiller ses adjoints sur les scènes de crime.

— Bon, des détails ? demanda-t-il.

Une grimace plissa le visage de fouine du sergent quand il entreprit de relire ses notes. Stifer connaissait la raison de son malaise : Lucien écrivait en sténo, format patte de mouche, ce qui lui causait moult problèmes quand il s'agissait de réviser ses propres écrits. Stifer n'avait jamais réussi à découvrir si son adjoint lisait vraiment ses notes, ou s'il récitait de mémoire.

— Voilà... Deux heures quarante ce matin, coup de fil au central ; appel anonyme ; voix de femme en provenance d'une cabine publique, rue Fielding.

— Que disait le message ?

— « Vous retrouverez un mort, rue Walkley. » Puis elle a donné l'adresse.

— Rien d'autre ?

— Elle a paru sangloter, puis a raccroché.

Stifer effectua un tour précautionneux, pistant le parcours sanglant circonscrit par les petits étendards, jusqu'au cadavre gisant sur son grabat. Le corps était orienté vers le fond de la pièce, tandis que la tête pointait vers un mur latéral. À moitié détaché du tronc, le chef produisait un curieux angle avec le tronc, rappelant à Stifer un caractère de langue asiatique. Il enfila des gants de plastique et déplaça doucement la

tête afin d'apercevoir les traits du visage. La victime paraissait d'âge mur, quarante, cinquante ans, d'origine moyen-orientale. Les cheveux courts et les traits anguleux, elle portait une chemise blanche et un pantalon de toile.

Stifer chercha un coin de matelas sec, posa le genou, puis se pencha afin d'étudier la plaie. La trachée béante laissait paraître des aspérités de la colonne au travers des chairs sombres. La coupure devait provenir d'un coup puissant, porté par un instrument tranchant comme un rasoir. Il examina les mains : fines, elles ne portaient pas de blessures apparentes.

— Les photos de scène sont terminées ?

— Bien sûr, répondit le technicien-chef Miron. Nous peinons ici depuis des heures.

Celui-ci se releva péniblement, s'essayant le front d'un pli de sa manche. Il s'assouplit le cou à l'aide de quelques mouvements circulaires qui firent virevolter une longue tresse de cheveux blonds. Il était vêtu d'un chandail noir sur lequel POLICE était inscrit en lettres blanches fluorescentes. Sur sa casquette, visière retournée, était peint un pingouin masqué comme insigne.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt ?

— On vous savait à l'hôpital, répondit Lucien d'une voix rocailleuse.

Surpris par la discrétion de son adjoint, Stifer le considéra un instant en train d'examiner ses ongles rongés.

— OK, on le retourne.

Lucien s'empara des pieds, et Stifer maintint la tête, tandis que le technicien-chef faisait pivoter lentement le corps sur le dos. Stifer replaça ensuite la tête en position décente, en ligne avec le tronc. Satisfait de cette nouvelle dignité apportée au défunt,

il examina la poitrine : fort maigre, celle-ci paraissait voilée de plis noirs, tels les pans d'une toge de sang séché. Stifer fit glisser ses doigts sur le torse croûté : il ne détecta pas de lésions. Il se releva, reculant de quelques pas afin d'étudier la scène.

La victime reposait maintenant sur le dos, les pieds écartés, tête en place, dans sa couche sanglante. La blessure, béante, apparaissait dans toute son horreur. On n'avait pas égorgé l'homme, on l'avait plutôt à moitié décapité. Stifer s'adressa de nouveau au technicien-chef qui saisissait les données de scènes de crime sur un bloc-notes électronique.

— On a son identité ?

Miron pianota sur son clavier, puis répondit en relevant la tête :

— Ismaël Gunaratna, immigrant algérien. Nous avons retrouvé une carte d'Immigration Canada à son nom, ainsi qu'un bail pour ce logement, plus différents relevés bancaires.

Il pointa une commode abîmée dans un coin :

— Il gardait ses vêtements là-dedans, pas grand-chose. Il semblait vivre seul.

— De la drogue ?

— Non, seulement un narguilé dans la pièce voisine, répondit Miron. Il contient des herbes à moitié consommées.

— Des armes dans le logement ?

— Aucune. Pas même celle du crime.

Stifer s'approcha de nouveau de la victime afin de regarder l'horrible plaie :

— Avec quoi lui a-t-on fait ça ?

— À mon avis, un ouvre-boîtes géant, dit Lucien.

— Ouais, avec une lame bien effilée, conclut Miron.

— Des traces de lutte ?

— Rien ne le suggère. On a dû l'exécuter.

— On n'a pas retrouvé des traces de sang de l'exécuteur ?

Le technicien-chef grimaça en pointant la pièce maculée :

— Difficile à déterminer, il y a tellement de sang. Si cela s'est produit, il sera impossible de reconnaître une signature ADN viable. Tout est amalgamé.

Stifer sentait ses chaussures couiner sur le plancher taché.

— Rien d'autre ? Un reste de cigarette ? Une tasse de café défraîchi ?

— Tout est défraîchi, ici. Le gars devait se meubler à l'Armée du salut. Le vol de mobilier n'est sûrement pas le mobile... Ah oui, il gardait un curieux collier à la main.

Miron interpella un technicien en train de collecter des échantillons sanguins en plusieurs endroits de la scène de crime.

— Paul, montre le collier au lieutenant !

Un homme barbu au pantalon trop large tendit un sac de plastique en direction de Stifer qui extirpa le bijou de son enveloppe : une sucette bleue, maculée de sang, pendait au bout d'une chaînette d'argent.

— Tu dis qu'il gardait ça dans la main ?

Miron replaça sa casquette au pingouin menaçant sur sa tête abondamment chevelue.

— Tout à fait ça, lieutenant.

— Peut-être une médaille de nounou olympique, grommela Lucien en examinant la parure.

La chaîne paraissait vieillie, la couleur de la sucette était fade. Stifer soupira en songeant aux souvenirs que cet étrange bijou devait colporter. Ceux-ci s'étaient maintenant dissous dans l'abîme du néant. Il remit l'objet au technicien, portant de nouveau son attention sur le corps que les flashes du photographe peignaient

de teintes livides. Il examina ensuite longuement le matelas gorgé, puis les murs aspergés, pour conclure finalement d'une voix lourde :

— L'exécution a été foudroyante. On l'a fait pirouetter vers le mur, on l'a égorgé. Les murs ont recueilli les giclées, le matelas a aspiré les coulées : ce type savait ce qu'il faisait.

— Ce gars ne doit pas être à sa première expérience du genre, ajouta Lucien d'une voix aigre. En vingt-quatre ans de carrière, je n'ai jamais rien observé de tel. Je parie qu'il s'en est sorti sans une tâche de sang sur sa cravate !

Stifer retira ses gants, les tendit au technicien-chef qui les enfouit dans un sac, puis quitta la chambre en évitant les petits fanions censés isoler les marques sanglantes sur le plancher. Il suivit le corridor jusqu'à une petite salle de séjour où un ordinateur était installé sur un pupitre endommagé. Une énorme pipe reposait au milieu d'une table bancale, trois tubes à becs allongés près du socle comme autant de tentacules au repos.

S'approchant par-derrière, Lucien s'empara d'un tube d'une main gantée :

— Nous l'avons laissé afin que vous puissiez voir la scène, lieutenant. J'ai demandé aux techniciens de prélever des échantillons afin de découvrir de possibles traces d'ADN. Peut-être le tueur a-t-il aspiré quelques bouffées avec sa victime ?

— Bonne idée, commenta Stifer.

Ce dernier doutait qu'un tel assassin puisse se montrer aussi négligent. Il dégagea le couvercle du fumoir fixé sur le dessus du narguilé. Une poudre cendreuse et noircie exhalait une odeur âcre. Stifer en prit une poignée, qu'il examina. Des feuilles de tabac non consommées se mêlaient aux cendres.

Lucien tapota le dossier d'une chaise où reposait un petit tapis enroulé.

— Une seule chaise était tirée : le bonhomme devait inhaler la fumée quand le meurtrier s'est présenté.

— Par où est-il entré ?

Lucien haussa ses maigres épaules :

— Il a dû sonner à la porte.

— On a commencé à interroger les voisins ?

— Nous sommes arrivés en plein milieu de la nuit... personne ne s'est précipité pour nous donner des informations.

Stifer passa dans une minuscule cuisine où un vieux réfrigérateur émettait quelques râles. Une porte arrière débouchait sur un modeste balcon. Des fonds d'immeubles décrépis servaient de panorama. Des escaliers en spirale s'accrochaient aux immeubles environnants comme des lierres rouillés.

S'aventurant dans les marches qui descendaient en vrille, Stifer était attentif à tout indice qu'il pourrait découvrir. Les marches grinçaient sous son poids alors qu'il inspectait les alentours. Un arbre solitaire s'élevait tout près, plongeant ses racines entre les interstices de l'asphalte craquelé qui couvrait l'espace entre les immeubles. Les cordes usées d'une balançoire pendaient d'une branche. Des enveloppes de friandises l'entouraient comme des bouquets souillés.

Stifer porta son attention sur les pousses de plantain se dressant au milieu des gravats. L'une d'elles lui offrit ce qu'il cherchait : une tache sombre, collée sur l'un de ses brins. Il remarqua le même type de flétrissure sur une autre plante, puis sur une troisième. La piste ainsi tracée menait vers un trottoir, entre deux immeubles.

— Tu as un sac, Lucien ?

Le détective extirpa un sac de plastique de sa poche, puis le lui tendit. Le lieutenant ouvrit un couteau d'arrêt, s'accroupit, puis entreprit de découper les brins tachés, prenant garde à ne pas endommager les tiges. Il déposa ses spécimens dans le sac, le scella, puis tendit le tout à Lucien.

— Des taches de sang ? s'enquit le détective.

— De la victime, ou de l'agresseur. Peut-être s'est-il blessé durant l'affaire. Peut-être traînait-il du sang de sa victime sous ses chaussures. En tout cas, il est sorti par l'arrière. Peut-être est-il entré par la même porte. J'espère que nous pourrons en identifier la signature ADN.

Lucien examina le sac, puis porta son attention sur les immeubles environnants, passant une main émaciée dans ses cheveux épars :

— Il devait faire sombre, il est peu probable qu'un des habitants ait pu apercevoir l'assassin quitter les lieux.

— On va quand même les interroger, dit Stifer.

Lucien jeta son mégot brûlant sur le sol, reprit le chemin des escaliers en piétinant les pousses. Stifer aperçut les brins de plantain se redresser aussitôt, leurs tiges efflanquées pointant de nouveau hardiment vers le ciel grisâtre du matin. La vie continuait.



JACQUES BISSONNETTE...

... est né en 1953 dans le quartier Villeray, à Montréal. Il s'inscrit à l'université en psychologie, mais décroche rapidement pour entreprendre, dans l'ordre, un tour de l'Afrique, un travail à la baie James et un retour à la terre en Gaspésie. Revenu à Montréal, il complète des études en informatique et publie, en 1986, un premier roman intitulé *Programmeur à gages*. Suivront *Cannibales* (1991), *Sanguines* (1994) et *Gueule d'Ange* (1998), trois romans qui lui permettront d'être reconnu comme l'un des meilleurs auteurs de romans policiers du Québec. Jacques Bissonnette est le père de deux garçons, Raphaël et Félix.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyraaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyraaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyraaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames soeurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyraaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyraaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i> | Jacques Bissonnette |
| 043 | <i>La Mémoire du lac</i> | Joël Champetier |
| 044 | <i>Une chanson pour Arbonne</i> | Guy Gavriel Kay |
| 045 | <i>5150, rue des Ormes</i> | Patrick Senécal |
| 046 | <i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1) | Nancy Kilpatrick |
| 047 | <i>La Trajectoire du pion</i> | Michel Jobin |
| 048 | <i>La Femme trop tard</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 049 | <i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2) | Nancy Kilpatrick |
| 050 | <i>Sanguine</i> | Jacques Bissonnette |

051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUTS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?

VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

BADAL
est le cent dix-neuvième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« LA MACHINE POLAR FONCTIONNE À PLEIN RÉGIME, LE SUSPENSE NOUS HAPPE, ET L'ON TRAVERSE CES QUELQUE TROIS CENTS PAGES SANS S'ENNUYER UN INSTANT. »

LETTRES QUÉBÉCOISES

B A D A L

À Montréal, dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce, Ismaël Gunaratna, un immigré algérien, a été décapité dans son logement. Le lieutenant Julien Stifer et son adjointe, Anémone Laurent, sont chargés de l'enquête et, très vite, ils privilégient la piste d'une cellule terroriste dirigée par un trafiquant d'héroïne connu sous le nom de Barberousse.

Au Pakistan, dans les régions montagneuses près de l'Afghanistan, Nabil, un jeune musulman, se voit confier une mission divine par l'Élu de la Montagne. Or, pour que cette mission réussisse, Nabil doit retourner à Montréal, cette ville où il a grandi et dont il abhorre les mœurs relâchées.

Pendant que l'escouade des homicides de la police de Montréal tente désespérément de comprendre la raison de la mort de Gunaratna, Nabil se rapproche de plus en plus de la ville afin que débute le *Badal* – la vengeance féroce – contre toute l'Amérique!

TEXTE INTÉGRAL



15,95 \$

9 782896 154241 Extrait de la publication 9,90 € TTC

